

„Weisst du, für mich ist die Sprache oft ein Handicap“

Dimanche dernier, comme d'habitude, nous étions invités chez mes parents à déjeuner et à passer ensemble cette journée en famille. Comme c'est souvent le cas depuis que ma copine (germanophone) m'accompagne à ces rendez-vous hebdomadaires, on s'est mis à parler des défis que mon père rencontre dans sa vie de tous les jours en tant que migrant italien en Suisse alémanique. Entre deux verres de vin rouge, il nous raconte les difficultés qu'il rencontre après 35 ans d'immigration en Suisse, et plus particulièrement de la honte qu'il éprouve quand il doit prendre la parole en public au travail pour poser une question, ou lorsqu'il doit s'adresser à un supérieur. Il conclut son discours (qui parfois me semble interminable) en s'adressant en allemand à ma copine assise à côté de moi, et en lui disant „Weisst du, für mich ist die Sprache oft ein Handicap“ [Tu sais pour moi la langue est souvent un handicap].

Surpris et en même temps un peu orgueilleux de l'analyse très lucide de mon père sur sa propre situation en tant que migrant allophone en Suisse, je ne peux alors m'empêcher de chuchoter à l'oreille de ma

copine „Ich habe die Soziolinguistik in meinen Genen!“ [J'ai la sociolinguistique dans mes gènes!]. Auparavant, tandis que tout le monde à table se sentait obligé de suivre le récit de mon père, je m'étais mis à songer à ce que les partisans de la langue conçue comme instrument d'intégration sociale auraient pensé de ses propos. Cette langue, généralement construite par les politiciens comme objet d'émancipation sociale et culturelle et comme un savoir menant à une paix sociale et au progrès économique, se voyait ici transformée en une raison de honte, de rejet et d'exclusion. En pensant à cela, je me suis dit que c'était peut-être cela que Pierre Bourdieu voulait nous dire dans son bouquin *Ce que parler veut dire*¹ et que d'autres ont essayé de montrer après lui; que peut-être pour certains la parole est un capital, donnant accès à tout ce que ce monde peut nous offrir de plus beau; mais que pour d'autres, s'exprimer ou prononcer un mot, c'est un acte d'auto-stigmatisation ou le signe d'un handicap comme le disait mon père; un trait distinctif que l'on porte avec soi dans toutes les situations de la vie. Alors, au lieu d'être un objet de libération individuelle, le langage devient plutôt une des raisons fondamentales des inégalités entre les hommes.

Alors que mon père continuait à raconter sa vie (en allemand) et que j'étais perdu dans mes pensées, son auto-reproche violent „35 Jahre in der Schweiz und ich kann immer noch kein Deutsch, das ist eine Schande“ [35 ans en Suisse, et je ne parle pas encore l'allemand, quelle honte] me ramena brusquement sur terre. C'est là que j'ai compris un deuxième argument de Pierre Bourdieu: à force de s'entendre dire que l'on n'est pas légitime, on finit par y croire. C'est bien là toute la perversité de la violence symbolique.

¹ Bourdieu, Pierre (1982). *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*. Paris: Fayard.

* Doktorand im Doktoratsprogramm „Organisation und Kulturtheorie“ an der Universität St. Gallen.

